

Le Bonnet Rouge

DIRECTION & PUBLICITE
14, rue Drouot (Paris 9^e)
Téléph. : CENTRAL 69-70

Quotidien Républicain du soir

RÉDACTION & ADMINISTRATION
142, rue Montmartre (Paris 2^e)
Téléph. : CENTRAL 80-85

5 centimes — PARIS ET DÉPARTEMENTS — 5 centimes

DIRECTEUR :

Miguel ALMEREYDA

Abonnements : Paris 20 fr. ; Départements 24 fr. ; Étranger 32 fr.
Les abonnements pour 6 mois sont reçus

Pour la Publicité s'adresser à la Direction
14, rue Drouot, Paris (9^e)

Echec aux Pillards Voleurs de Titres

par M. Georges BEAUVISAGE

La guerre sauvage que nous subissons par l'application des principes de la culture germanique, nous oblige à prendre, dans les domaines les plus divers, des mesures défensives exceptionnelles. Aux opérations militaires proprement dites, nous voyons s'ajouter dans des proportions inattendues, des actes de banditisme systématique, qui, sans parler des attentats contre les personnes occasionnant des pertes matérielles considérables, atteignent les propriétés de toutes sortes, tant par spoliation que par destruction.

Les cambriolages, pillages et déménagements organisés alternent avec les bombardements et les incendies.

Nous ne pouvons songer, actuellement, à faire quoi que ce soit autrement que par voie d'assistance temporaire, en faveur des propriétaires d'immeubles ou de meubles proprement dits, détruits ou perdus par suite de la guerre.

Il n'en est pas de même, en ce qui concerne les valeurs mobilières, les titres, actions ou obligations, dont se trouvent actuellement dépossédés des habitants de territoires occupés par l'ennemi, ou ayant été ravagés par lui.

Ces titres peuvent avoir été détruits ou avoir été volés par les Allemands. On peut aviser aux moyens d'empêcher les voleurs d'en toucher les coupons et même de les vendre.

C'est à ce but que tend une loi qui fut proposée à la Chambre par M. Jules Roche, quelque peu modifiée par celle-ci et votée hier par le Sénat.

Nous avons bien, dans notre législation, une loi du 15 juin 1872, modifiée par celle du 8 février 1902, instituant une procédure pour empêcher la négociation de titres volés ; mais cette procédure complexe est lente dans ses actes, longue dans ses effets, coûteuse pour les intéressés, et même difficile à entreprendre pour la grande majorité des propriétaires de titres.

La loi nouvelle organise, exceptionnellement pour les circonstances présentes, une procédure plus rapide, plus facile, moins onéreuse, plus aisée à comprendre et à réaliser, plus immédiatement efficace, pour empêcher les opérations frauduleuses qui menacent les possesseurs de titres dérobés, et permettre à ceux-ci, comme aux propriétaires de titres détruits, de rentrer en possession de leur bien.

Calquée, pour ainsi dire, sur les lois de 1872 et de 1902, la loi nouvelle réduit les délais d'opposition, simplifie les formalités et supprime les frais d'expertise.

La déclaration d'opposition se fera par deux lettres recommandées : avec avis de réception, adressées, l'une à l'établissement débiteur, c'est-à-dire la compagnie, société, etc., qui a émis les titres et doit en payer les dividendes ou intérêts, l'autre au Syndicat des agents de change de Paris.

La signature du déclarant devra être légalisée, le lieu de sa résidence actuelle et celui de son domicile certifiés sans frais, et les déclarations ainsi établies emporteront, pendant la durée des hostilités et les six mois qui suivront leur terme définitif, opposition au paiement, tant du capital que des intérêts ou dividendes, à toute autre personne que le déclarant.

Ce dernier pourra toucher ses coupons, après un délai de trois mois seulement, sur production du récépissé de la banque où les titres avaient été déposés, ou d'une attestation délivrée soit par le juge de paix, soit par le président du tribunal civil, suivant que le montant des coupons sera inférieur ou supérieur à trois cents francs.

Si un tiers porteur des titres frappés d'opposition ou de leurs coupons se présentait avant l'expiration du délai de trois mois, les effets de la déclaration seraient suspendus jusqu'à la solution amiable ou judiciaire du conflit.

Mais après le délai de trois mois, l'établissement débiteur ayant payé les coupons serait libéré de toute responsabilité envers le tiers porteur, qui n'aurait plus de recours possible que contre le déclarant ou la banque dépositaire.

Dans les six mois qui suivront la cessation des hostilités, le déclarant déposé devra faire une opposition conforme aux lois de 1872 et 1902, tant à l'établissement débiteur qu'au Syndicat des agents de change de Paris ; ce dernier la publiera dans un bulletin spécial, et au bout de deux ans seulement, si l'opposition n'a pas été contredite, le déclarant pourra exiger de l'établissement débiteur le paiement du capital du titre ou la remise d'un duplicata.

Pour les valeurs étrangères dont le service des titres et coupons est fait en France, il sera procédé comme pour les valeurs françaises, la déclaration étant adressée aux établissements chargés de ce service, qui devront la transmettre à l'Etat ou à l'établissement étranger.

Mais il est un grand nombre de valeurs étrangères qui ne sont pas dans ce cas, et au sujet desquelles la loi française est sans action, et une convention internationale est nécessaire. Le ministre des Affaires étrangères a constitué une Commission pour préparer une entente à ce sujet entre les pays alliés et les pays neutres.

La loi nouvelle concerne toutes les valeurs françaises, excepté la rente, qui, au point de vue des oppositions, est dans des conditions toutes particulières.

En effet, les coupons de la rente française étant payables à vue dans toutes les perceptions de France, soit à plus de cinq mille guichets, et constituent une sorte de monnaie, qu'aucune opposition ne saurait atteindre. Les titres de rente eux-mêmes ne sont pas, en principe, susceptibles d'opposition.

Toutefois, bien que cette question soit très compliquée et très délicate, M. le ministre des Finances a promis de tâcher de la résoudre, et entrevoit la possibilité de trouver une solution capable de sauvegarder les intérêts des propriétaires de titres de rente volés ou détruits. S'il y réussit, il déposera prochainement un projet de loi spécial.

Quant à la loi nouvelle qui vient d'être votée, elle est non seulement exceptionnelle et provisoire, mais étroitement limitée dans ses effets à la protection des propriétaires de valeurs mobilières, dépossédés par suite de faits de guerre dans les territoires occupés par l'ennemi.

Et encore elle est fatalement inopérante, malheureusement pour nos malheureux compatriotes qui sont demeurés dans les départements envahis ou qui sont prisonniers en Allemagne, et qui, par conséquent, sont dans l'impossibilité de remplir les formalités nécessaires, si simplifiées qu'elles soient.

Malgré toute la bonne volonté du Parlement, qui ne les a pas oubliés, il n'a pas été possible de trouver le moyen de sauvegarder, pendant la durée de la guerre, la propriété de leurs titres volés, et l'on peut craindre qu'après la cessation des hostilités, il soit trop tard pour le faire.

Quoi qu'il en soit, la loi qui vient d'être votée rendra les plus grands services à un nombre considérable des victimes de la kleptomanie ou de la barbarie germaniques, en leur permettant de rentrer assez vite en possession des valeurs qui leur ont été dérobées par les pillards, ou qui ont été détruites dans les maisons incendiées.

Georges BEAUVISAGE,
Sénateur du Rhône.

DEMAIN :
Un article de
M. E. LAGROSILLIERE
Député de la Martinique

Entre l'Italie, l'Autriche et l'Allemagne

FETES DE PAQUES ITALIENNES

Les vacances de Pâques interrompent les conversations diplomatiques entre les ministres italiens et les ambassadeurs.

M. Salandra prend quelques jours de vacances à Naples et la plupart des membres du ministère, après le surmenage des dernières semaines, suivent l'exemple du président du conseil. Seul, M. Sonnino, ministre des affaires étrangères, ne quittera pas Rome.

Les milieux politiques considèrent que le départ de la plupart des ministres indique que le gouvernement s'est fait une opinion sur l'attitude que l'Italie devra adopter.

VISITE PROCHAINE

On annonce la visite prochaine de M. Demburg à Rome et celle du prince de Bulow à Berlin.

A ce propos, M. Cirmeni, député, qui fut jadis expulsé d'Allemagne et qui, depuis lors, est devenu francophile, écrit dans la *Stampa* que les négociations austro-germano-italiennes ne sont pas interrompues.

MANIFESTE DU PARTI REPUBLICAIN
Le parti républicain a adressé un appel au pays, dans lequel il dénonce le pangermanisme comme l'ennemi de la civilisation.

MANIFESTATIONS POUR LA GUERRE
MM. Destrée et Loreau ont fait, à Caenne et à Syracuse, des conférences qui ont été suivies de manifestations enthousiastes en faveur de l'intervention de l'Italie.

LA GUERRE

Le Bilan de la Semaine est favorable aux Alliés

Si l'on devait s'en tenir aux opérations du front, il faudrait enregistrer, à la fin de cette semaine, un état de stagnation dans la situation générale. Les armées. Notre conclusion serait identique à celle que nous avons exprimée il y a huit jours : « L'ennemi a violemment contre-attaqué les positions de notre offensive lui a précédé, tant enlevées, mais il ne put en dépit de ses efforts, reconquérir un pouce de terrain ».

Pendant la semaine écoulée, les faits de guerre se sont limités à quelques duels d'artillerie et à des opérations de mines sur divers secteurs du front.

Sur le front oriental, la situation offre un intérêt tout particulier en raison du succès de l'offensive que mènent simultanément nos Alliés sur les fronts de Lithuanie et des Carpates.

Sans vouloir hasarder des pronostics prématurés, il est permis de fonder de réelles espérances sur les résultats acquis, au cours de cette semaine, sur le théâtre oriental de la guerre.

Du Niemen à la Vistule, l'activité russe se traduit, sur certains points, par une offensive victorieuse obligeant les Allemands à se replier vers leur frontière de la Prusse orientale ; sur d'autres points, par une immobilisation des forces ennemies. Cette situation marque, à notre avis, la fin de l'offensive allemande et il est probable que l'ennemi commun se trouve, dès maintenant, acculé à mener aux Russes une guerre défensive comme il y fut contraint sur son front occidental.

Dans la Pologne centrale, cet état de choses paraît déjà établi ; l'ennemi n'a pu résister depuis plusieurs semaines, dans l'expectative, à l'abri des appuis naturels que leur offre l'hydrographie de la région.

Une situation analogue s'étend sur les rives de la Pivica depuis l'échec de la dernière tentative de l'ennemi.

Dans les Carpates, l'avance russe dans la chaîne montagneuse est une menace d'invasion imminente pour la Hongrie. Les renforts que le maréchal Von Hindenburg tient mystérieusement en réserve suffiront-ils à préserver la plaine hongroise et le bassin de Vienne ? On peut en douter, et cela avec d'autant plus de raisons que les Autrichiens eux-mêmes en doutent.

Si l'information, reproduite plus loin, est exacte, il faudrait croire que l'Autriche capitulerait après la prochaine défaite. L'ennemi n'est pas besoin de dire quelle serait la répercussion de cette mise à bas des armes. Dans sa chute l'Empire austro-hongrois entraînerait inévitablement l'Allemagne désormais incapable de faire front, à l'ouest, à l'est et au midi.

Il n'est donc pas nécessaire de rêver d'offensive générale de la mer du nord aux Vosges. Celle-ci nous imposerait des pertes effroyables pour un résultat moins certain et certainement moins rapide que celui qui peut nous venir de l'orient.

Un point noir, qu'il convient cependant de ne pas grossir démesurément est créé par la nouvelle d'un incident de frontière serbo-bulgare. L'attaque de postes serbes, la rupture des communications télégraphiques et téléphoniques entre Nisch et Salonique sont des incidents sur la gravité desquels il est impossible de se prononcer en toute certitude.

Enfin, la situation aux Dardanelles et au Bosphore peut se résumer de la façon suivante :
Aux Dardanelles, les opérations préliminaires d'une vigoureuse reprise de l'action se poursuivent méthodiquement et d'une manière très satisfaisante.

Au Bosphore, les opérations entreprises par la flotte russe sont uniquement limitées à des mesures de prévention et ne sauraient devenir effectives tant que les Alliés ne seront définitivement maîtres de la situation dans la mer de Marmara.

R. Lecointre-Patin.

DERNIERE HEURE

A PROPOS DES NATURALISATIONS
L'Agence Nazionale annonce qu'aucun étranger appartenant aux nations belligérantes ne peut actuellement obtenir la naturalisation italienne.

C'est là, un démenti aux bruits d'après lesquels de nombreux Allemands auraient acquis, durant ces dernières semaines, la nationalité italienne, ce qui expliquerait leur présence en Italie, bien qu'ils soient en âge de porter les armes.

LE GENERAL PAU EN GRECE
Athènes, 4 avril. — Le général Pau s'est rendu chez M. Gounnis, président du Conseil, et chez M. Zographos, ministre des affaires étrangères, avec lesquels il a eu de longs entretiens.

L'INCIDENT DE FRONTIERE SERBO-BULGARE
Rome, 4 avril. — On déclarait hier à la légation de Serbie n'avoir aucune information complémentaire sur l'incident de frontière serbo-bulgare.

M. Rizof, ministre de Bulgarie, dont on connaît les sympathies pour le prince de Bulow, assure qu'il est impossible que les comradis bulgares aient subi une influence étrangère.

M. VENEZOS ET L'INTERVENTION GREQUE
Athènes retardée dans la remise. — La polémique engagée dans la presse au sujet de l'intervention prévue par le communiqué officiel et la réponse de M. Venizelos se poursuit activement.

Les journaux partisans de l'ancien président du Conseil déclarent que la lettre adressée le 11 janvier par M. Venizelos au roi Constantin pour exposer les raisons militent en faveur d'une intervention de la Grèce, ne fut qu'une suite d'une démarche des Puissances de la Triple-Entente demandant à la Grèce d'agir aux côtés de la Serbie et des déclarations du colonel Malaxas, chef d'état-major, qui estimait une pareille action, même assurée du concours de la Roumanie, comme périlleuse par suite de l'altitude de la Bulgarie. Les mêmes journaux ajoutent que le souverain, qui ne partageait pas les craintes des chefs militaires, chargea M. Venizelos de présenter la Roumanie, sans se préoccuper du danger bulgare.

Grâce à été en proie, la nuit dernière, rue Berthollet, à une crise violente provoquée par l'absorption d'une trop forte dose de la drogue maudite. Conduite par les agents au commissariat, elle avoua avoir acheté la drogue dans un hôtel de la cité du Midi à Montmartre.

M. Melin, commissaire de police et M. Guillaume, commissaire divisionnaire, décidèrent d'opérer une descente immédiate dans ce bouge.

Les résultats furent édifiants. Dans cet hôtel transformé en maison de cocaino, une vingtaine de couples parmi lesquels un certain nombre d'étrangers, étaient selon l'expression des fervents de la *gueuse blanche*, « en vision ».

Assis sur des chaises, étendus sur des lits, les yeux vagues, les mains pendantes, sans un regard, sans une parole, ces malheureux, sous l'influence du poison, ont accueilli, avec une indifférence absolue, l'arrivée des magistrats.

Après leur visite, MM. Melin et Guillaume, suffisamment documentés, s'approprièrent à quitter les lieux quand ils rencontrèrent dans l'escalier six individus qui n'étaient autre que les marchands de poison.

Arrêtés aussitôt, fouillés avant qu'ils aient pu faire disparaître leurs paquets de cocaino, les bandits, sans se démonter un seul instant, déclinaient, avec insolence, leur identité.

C'étaient Paul Delché, 22 ans, Marie Roche, Jacob Hansenti, Albert Lanz, Lucie Lanuel, dite « Lucette d'Armont » et... Anna Rouillon, dite « la Grande Nana ».

Détail caractéristique : cette dernière, inculpée de complicité de désertion et de vente de cocaino à un soldat blessé, venait d'être acquittée par le Conseil de Guerre I.

Un bon coup de balai a été donné cité du Midi.

Ce n'est pas suffisant.

Il existe encore d'autres officines, rue Lepic, rue Fontaine et rue de Douai, où l'on se livre, en ce moment, sans se soucier de la police, au trafic des poisons.

Pour être efficace, l'épuration de Montmartre doit être complète.

L'opinion publique réclame l'arrestation de tous les marchands de poison.

L. P.

La Prise du Sommet de l'Hartmannsviller

Une page d'Héroïsme

On se souvient du dramatique incident de guerre, dont fut le théâtre en janvier le sommet de l'Hartmannsviller.

Une grande garde française établie dans un petit fortin à la cime, fut entourée par les Allemands. Plusieurs jours elle résista. Mais la faim eut raison d'elle.

Pendant qu'elle fournissait un suprême effort, ses camarades attaquaient sur les flancs du mont, pour la dégager, — attaques précipitées et improvisées, dictées par la volonté d'arriver vite et qui, vu la nature du terrain, n'avaient que peu de chances d'aboutir.

C'était une dette d'honneur et de solidarité que les chasseurs entendaient payer. Un colonel, à qui l'on faisait remarquer l'importance des pertes, répondit : « Moins nous avons réussi, plus nous devons nous sacrifier. Il est été honneur de quitter la partie sans faire tout le possible, e plus que le possible. » Le commandant Barrié, commandant le bataillon, fut tué au cours de ces attaques, ainsi que plusieurs autres officiers et de nombreux chasseurs.

Après quatre jours d'efforts, on s'arrêta. Certaines compagnies ne comptaient plus que cent vingt fusils. On savait par les prisonniers allemands que la grande garde avait capitulé. L'héroïque tentative des journées précédentes n'avait plus de raison d'être.

LA FORTERESSE INVISIBLE
Désormais il fallait reprendre l'affaire à pied d'œuvre, la préparer méthodiquement et démolir pierre à pierre la forteresse invisible d'où les Allemands, dominant les vallées, réglaient avec sûreté le tir de leur artillerie.

Forteresse invisible, — telle était, en effet, la position ennemie à l'Hartmannsviller.

La montagne domine la plaine de 600 mètres. Son versant Est est plus abrupt que les autres. Mais aucun n'est d'accès facile. Après nos efforts de janvier, nous restions acrochés, suivant l'expression d'un officier, à peine de toit. L'adversaire nous dominait, couvert par plusieurs lignes de défenses, protégé plus encore par l'épaisse forêt de sapins qui ferme de toute part l'horizon et par l'escarpement des pentes couvertes de neige.

Un assaut de vive force ne pouvait, sur un tel terrain, rien produire. C'était un siège qu'il fallait faire, en y employant comme artillerie et comme matériel, tous les moyens appropriés.

Le brouillard fréquent sur les sommets vosgiens, ajoutait une difficulté de plus à celles que le sol et les bois opposaient à notre effort.

LA PREPARATION DE L'ATTAQUE
L'assaut fut donc donné le 26. Mais, terribles dans les bois, les Allemands invisibles ne perdirent qu'une centaine de mètres. Notre artillerie n'avait pas pu détruire assez complètement les défenses accessoires dissimulées. Beaucoup de tranchées étaient intactes.

La nécessité d'une préparation plus complète et, partant, plus lente s'imposait. L'assaut du 26 nous avait du moins permis de repérer avec exactitude la position de l'ennemi, que, jusqu'alors, nous ignorions.

De nouveau, on travailla. Par des sapeurs on précisa le contour des blockhaus allemands. Il s'agissait d'exploiter et de compléter les premiers résultats obtenus le 26 février.

L'ASSAUT DU 5 MARS
Le 5 mars, le signal est donné. Les tranchées ennemies sont bouleversées par un tir intense, deux heures durant. Nos chasseurs sautent dedans et enlèvent le plus fort des blockhaus allemands. Cinquante prisonniers restent en leurs mains, ainsi que deux mitrailleuses. Une grande partie de la première ligne ennemie nous appartient.

Les Allemands sont exaspérés. Les deux régiments, qui ont contre-attaqué bravement, quatre fois dans la journée du 5, deux fois dans la matinée du 6. Le 7, ils essayent en masse de sortir de leurs tranchées. Nos feux les fanchent à un mètre de leurs propres parapets. Ils recommencent : même résultat.

Cette fois, la situation morale de deux régiments est intervertie. C'est nous qui avons l'ascendant. Nos troupes sont fatiguées, mais confiantes. Le succès total est certain.

Ce succès, nous allons l'emporter de haute lutte dans la dernière semaine de mars. Aux bataillons de chasseurs, qui se battent sur les pentes depuis deux mois, un régiment d'infanterie vient s'ajouter.

C'est un beau régiment de l'Est qui depuis le début de la guerre, dans l'offensive d'août, aux combats de Steinbach, n'a connu que des succès. Une admirable émulation s'établit entre ces héros.

Après une courte action, le 17 mars le gros effort est tenté le 18.

UN CHEF-D'ŒUVRE D'ARTILLERIE
Les artilleurs, qui, par leur audace et leur patience, ont sillonné la montagne de plus de cinquante kilomètres de fils téléphoniques, ouvrent le feu.

Ce tir, qui dure quatre heures, il faut en avoir suivi la préparation et les effets pour savoir à quelle étonnante viruosité sont arrivés nos « bouchers noirs ».

Canons lourds et canons légers convergent sur l'objectif des centaines de tonnes de mitraille. Les observateurs ont sur la première ligne, réglant le tir au fur et à mesure.

On voit sauter dans les arbres des morceaux d'Allemands, des armes, des sacs de terre.

Quant l'infanterie, d'un bond, jaillit de ses tranchées, précédée à courte distance par ce mur de feu, l'ennemi est terrassé et maie. Il se défend pourtant courageusement. Mais nos hommes attaquent avec furie.

Les fantassins enlèvent deux lignes de tranchées, un fortin, ramassent deux cent cinquante prisonniers. Les chasseurs débouchent

sur leur flanc avec une ardeur pareille. Nous approchons du sommet.

Mais de nouvelles lignes apparaissent qu'il faudra conquérir elles aussi. A chaque jour suffit sa peine. Nous repoussons deux contre-attaques et nous organisons le terrain conquis. La patience est facile, quand la victoire est sûre.

LE SILENCE DES ALLEMANDS
Le lendemain 24, dans les tranchées qui l'ennemi tient encore, un observateur voit remuer, à l'aube, des points sombres. Ce sont des casques, qui s'agitent ; puis les baïonnettes apparaissent. Une grosse contre-attaque se prépare.

Notre artillerie, avec une effrayante rapidité, prend les boyaux sous son feu. Nous voyons, comme la veille, sauter en l'air hommes et équipements. Les pertes allemandes doivent être énormes, car c'est fini des contre-attaques.

Ceux-ci, dont le moral est en déroute, jettent leurs armes. Toute une compagnie ou ce qui en reste, 80 hommes — lève les mains et se rend.

Plus de quatre cents Allemands dans nos mains, l'Hartmannsviller, conquis, voilà le bilan de deux attaques du 24 et du 26.

NOS HÉROS
Bien des braves ont succombé, au cours de ces attaques, balaçant à leurs camarades un magnifique exemple.

C'est le commandant Barrié, l'adjudant Juvet, les lieutenants Roumier et Lecœur, tués à l'assaut.

C'est le commandant Brun, chef d'Etat-Major de la brigade qui, le lépi à la main, a sauté sur le parapet en criant : « En avant ! » Cinq mètres plus loin, il est tombé.

Parmi les vivants, blessés ou non, combien seraient à citer !

Tel, parmi beaucoup d'autres, le chasseur Dunoulin qui, seul, encloua le mitrailleur et arrêta ainsi le feu ; ou encore le sergent Chevenard qui, tous les officiers étant tués ou grièvement blessés, prend le commandement de la compagnie et le maintien, décimée sur le terrain conquis jusqu'à l'arrivée des renforts.

LE « VIEIL ARMAND »
L'attaque du 26 ne visait que le sommet. Entraînés par leur élan, nos fantassins redescendent sur l'autre versant. C'est là qu'ils s'installent, dans une position formidable, à trois cents mètres au-dessus des Allemands, accrochés plus bas.

Le soir, la neige tombe, couvrant d'un linéol momentané les mors du 25 et du 26. Le sommet du « Vieil-Armand » — c'est ainsi que nos soldats prononcent Hartmannsviller — offre au clair de lune ce spectacle : une série de cuvettes blanches, d'où surgissent des troncs d'arbres coupés, des mitrailleuses démolies. Les Allemands tiennent encore, mais de moins en moins. Le lendemain, ils cessent presque complètement de réagir. « On les a eus », murmure un poilu en allant sa pipe.

Telle fut l'affaire du « Vieil-Armand ».

Elle a mis en nos mains plus de 400 prisonniers, dont plusieurs officiers et le 30 mars, malgré la neige, nous avions compté déjà, sur le terrain, 700 morts allemands. Une grosse quantité de matériel a été abandonnée par l'ennemi.

Ce succès complet vengé avec éclat les morts du 19 janvier, victimes d'une surprise et de la faim. Pour les venger, artilleurs, sapeurs, fantassins et chasseurs ont rivalisés d'audace, de patience et d'abnégation.

à prise de l'Hartmannsviller complet, parmi les plus belles pages de la guerre de montagne.

sur leur flanc avec une ardeur pareille. Nous approchons du sommet.

Mais de nouvelles lignes apparaissent qu'il faudra conquérir elles aussi. A chaque jour suffit sa peine. Nous repoussons deux contre-attaques et nous organisons le terrain conquis. La patience est facile, quand la victoire est sûre.

LE SILENCE DES ALLEMANDS
Le lendemain 24, dans les tranchées qui l'ennemi tient encore, un observateur voit remuer, à l'aube, des points sombres. Ce sont des casques, qui s'agitent ; puis les baïonnettes apparaissent. Une grosse contre-attaque se prépare.

Notre artillerie, avec une effrayante rapidité, prend les boyaux sous son feu. Nous voyons, comme la veille, sauter en l'air hommes et équipements. Les pertes allemandes doivent être énormes, car c'est fini des contre-attaques.

Ceux-ci, dont le moral est en déroute, jettent leurs armes. Toute une compagnie ou ce qui en reste, 80 hommes — lève les mains et se rend.

Plus de quatre cents Allemands dans nos mains, l'Hartmannsviller, conquis, voilà le bilan de deux attaques du 24 et du 26.

NOS HÉROS
Bien des braves ont succombé, au cours de ces attaques, balaçant à leurs camarades un magnifique exemple.

C'est le commandant Barrié, l'adjudant Juvet, les lieutenants Roumier et Lecœur, tués à l'assaut.

C'est le commandant Brun, chef d'Etat-Major de la brigade qui, le lépi à la main, a sauté sur le parapet en criant : « En avant ! » Cinq mètres plus loin, il est tombé.

Parmi les vivants, blessés ou non, combien seraient à citer !

Tel, parmi beaucoup d'autres, le chasseur Dunoulin qui, seul, encloua le mitrailleur et arrêta ainsi le feu ; ou encore le sergent Chevenard qui, tous les officiers étant tués ou grièvement blessés, prend le commandement de la compagnie et le maintien, décimée sur le terrain conquis jusqu'à l'arrivée des renforts.

LE « VIEIL ARMAND »
L'attaque du 26 ne visait que le sommet. Entraînés par leur élan, nos fantassins redescendent sur l'autre versant. C'est là qu'ils s'installent, dans une position formidable, à trois cents mètres au-dessus des Allemands, accrochés plus bas.

Le soir, la neige tombe, couvrant d'un linéol momentané les mors du 25 et du 26. Le sommet du « Vieil-Armand » — c'est ainsi que nos soldats prononcent Hartmannsviller — offre au clair de lune ce spectacle : une série de cuvettes blanches, d'où surgissent des troncs d'arbres coupés, des mitrailleuses démolies. Les Allemands tiennent encore, mais de moins en moins. Le lendemain, ils cessent presque complètement de réagir. « On les a eus », murmure un poilu en allant sa pipe.

Telle fut l'affaire du « Vieil-Armand ».

Elle a mis en nos mains plus de 400 prisonniers, dont plusieurs officiers et le 30 mars, malgré la neige, nous avions compté déjà, sur le terrain, 700 morts allemands. Une grosse quantité de matériel a été abandonnée par l'ennemi.

Ce succès complet vengé avec éclat les morts du 19 janvier, victimes d'une surprise et de la faim. Pour les venger, artilleurs, sapeurs, fantassins et chasseurs ont rivalisés d'audace, de patience et d'abnégation.

à prise de l'Hartmannsviller complet, parmi les plus belles pages de la guerre de montagne.

LA GUERRE EN CHANSONS

Alléluia du Poilu

(REFRAIN DE TRANCHEE)
Air : Alléluia du Chemineau
d'ARISTIDE BRUANT

(Tout ce qu'on peut dire, on ne mang' Et la récolte, et la bonne vendange Pour qui donc, j'espère, tout ça ?
Etc., etc.)

